Coll
FRC
5171

LOUIS-PHILIPPE DUC D'ORLÉANS,

PREMIER PRINCE DU SANG,

AU PEUPLE FRANÇAIS.

JUSQU'A quand, Peuple frivole, quoique brave, ſerez-vous la dupe de votre puérile crédulité ? Juſqu'à quand, victime de la foibleſſe de votre caractère, méconnoîtrez-vous vos vrais amis ? Juſqu'à quand enfin, oublierez-vous pour un pamphlet lancé par un lâche ennemi, qui n'oſe ſe montrer, les bienfaits multipliés de ceux qui n'ont rien tant à cœur, que vos intérêts les plus chers ?

Français ? mes Frères, mes Concitoyens, mes amis ! C'eſt votre Père, votre Protecteur, le plus chaud partiſan de votre liberté,

MJW 9205

que vos injuſtes ſoupçons forcent en ce moment à ſe juſtifier. C'eſt avec l'intime perſuaſion de ſon innocence, que Philippe d'Orléans, devenu par ſes ſoins votre égal, ſe préſente à votre Tribunal. Vous êtes grands, juſtes & généreux : il n'appellera pas de votre Sentence, écoutez & prononcez entre l'honnête homme qui ſe montre à découvert, & le vil délateur, qui, ſouillé du fiel chèrement payé, que diſtille ſa plume infâme, ſe cache ſous le hideux & pitoyable manteau de l'anonyme.

En vain voudroit-on, pour me ternir à vos yeux, vous rappeler les égaremens d'une jeuneſſe bouillante, à la vérité, & peut-être ſcandaleuſe. Au milieu des déſordres que ces rigides Cenſeurs ſe plaiſent à rappeler, voyez cet homme vicieux en apparence, toujours reſpecter la vertu, la chérir même. Mon auguſte & reſpectable épouſe, qu'elle a choiſi pour la repréſenter ſur la terre, cette épouſe, Mère & protectrice des malheureux; cette épouſe,

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

qui, au milieu de la Cour la plus diſſolue, a ſu réduire au ſilence juſqu'à la calomnie ; cette épouſe que vous aimez preſqu'autant que moi, m'en eſt le garant.

Mais les erreurs n'ont qu'un temps. Les devoirs d'époux, ſi doux à remplir, près de qui auroit forcé l'ame la moins aimante à les chérir ; ceux de père, auquel la nature rappelle malgré ſoi, toute ame qui n'eſt point totalement avilie, m'ont bientôt ramené à ceux de Citoyen & d'homme, que mon père, chéri de la Nation, avoit fait germer dans un cœur qui, dès ce moment, eut honte de s'être ſi long-temps oublié.

Dès-lors, je m'occupai de votre bonheur, je travaillai, j'acquis des connoiſſances ; je voyageai pour les mûrir par l'expérience ; je revins, votre ſuffrage étoit encore indécis ; j'indiſpoſai la Cour, à qui ma façon de penſer devint ſuſpecte ; je mis de l'ordre dans mes affaires ; je me montrai homme ; je me joignis à mon épouſe dans le bien

qu'elle se plaisoit à faire, & pour la première fois, je connus le bonheur : vos sentimens à mon égard n'étoient pas encore décidés, & ils n'étoient pas complets. Vous attendiez ; l'occasion se présenta, je la saisis : il me tardoit, Français, de vous montrer que j'étois votre véritable ami. Je fis entendre la vérité à des oreilles qui n'auroient jamais voulu la connoître, & qui avoient intérêt de l'éloigner du meilleur des Rois. Je fus exilé : ce fut, Français, permettez-moi de m'en glorifier, oui, je le dis, ç'auroit été le plus beau moment de ma vie, si notre Roi eût connu la loyauté de mes sentimens, & si la crainte de lui avoir déplu n'eût altéré ma satisfaction. Dès ce moment, mes Compatriotes, vous me vouâtes de l'estime. Qu'elle m'étoit chere ! Que je trouvois de délices à l'avoir méritée !

Pour une ame ardente, pour un cœur aimant, que l'estime est peu de chose ! Je vous aimois, habitans de ma Patrie, amour se paie par amour, & ce sentiment cher à

mon cœur, j'étois réſolu de tout faire pour le mériter. J'y travaillai, & j'eus le bonheur de l'obtenir.

Porté par votre vœu à l'Aſſemblée des Repréſentans de la Nation, je ne négligeai rien pour vous prouver que j'étois digne de votre choix. J'eus le bonheur de contribuer à cette réunion tant déſirée des trois ordres ; je me fis quelques illuſtres ennemis ; mais que j'en fus dédommagé, par les témoignages affectueux de votre reconnoiſſance, que vous vous complûtes à me donner ! Français, votre ennemi ſe ſeroit-il conduit ainſi ?

On demande, le 19 Septembre, la ſuppreſſion des Arrêts du Conſeil, qui abonnent les biens des Princes du Sang à une légère taxe. Toujours empreſſé à alléger les impôts qui portent ſur la partie pauvre du peuple, & à partager ſes peines, je ſuis le premier à appuyer la motion, parce qu'elle lui eſt avantageuſe. Français, eſt-ce là la conduite d'un de vos ennemis ?

Mais ce n'eſt pas ici mon éloge que je veux vous offrir : j'ai fait mon devoir quand j'ai fait le bien ; ma récompenſe eſt dans le plaiſir de l'avoir fait ; c'eſt votre affection que l'on veut me faire perdre, j'y tiens plus qu'à la vie, & je veux la recouvrer. Si d'infâmes libelles ont pu vous ébranler, Français, la vérité a ſur vous des droits, en la reconnoiſſant, en voyant ma franchiſe vos ſentimens tendres me ſeront rendus.

Venons donc à l'objet de vos ſollicitudes ; une commiſſion importante m'eſt confiée par le Roi : il eſt, après Dieu & les Loix, mon maître comme le vôtre ; ſa confiance m'honore. Mes amis, quand j'obéis au Roi pour le bien de l'État, je ſers ma patrie : ce ſeul motif me détermine. J'oublie de ce moment que mon attachement aux intérêts d'un peuple, que j'aime & que j'aimerai toujours, m'a fait de puiſſans & dangereux ennemis. Le deſir de ſervir ma patrie, l'emporte ſur toute conſidération, je m'attends à tous leurs efforts ; mais je fais mon

devoir, ma conduite eſt franche, & je pars ſatisfait, vous laiſſant pour ôtage de mes ſentimens, une épouſe reſpectable & reſpectée que je chéris, & des enfans qui ont appris de moi à vous aimer comme je vous aime.

Voilà, Citoyens, ce Duc d'Orléans dont vous déchirez le cœur ; voilà votre concitoyen, qui fut, qui eſt & ſera toujours votre ami, & déſire que vous le voyez comme tel.

Français, j'ai dit : prononcez ; il importe à Philippe d'Orléans, de ſavoir ſi vous lui conſervez les ſentimens affectueux qu'il ſe fait gloire d'avoir mérité.

De l'Imprimerie de SEGUY-THIBOUST, Place Cambrai. 1789.